

56 bis

BULLETIN

S...S...R
A...
S...

de la
SOCIETE
des
AMIS
des
SCIENCES
RELIGIEUSES

Numéro 6



Année 2005

EPHE - 45, rue des Ecoles - 75005 Paris

LES SUITES DU 11 SEPTEMBRE : LA TRAME RELIGIEUSE DES JOURNAUX TELEVISES PENDANT LA GUERRE D'AFGHANISTAN

Hélène Puiseux

1. Une image sidérante, deux discours en miroir

New-York, mardi 11 septembre 2001, 8 h. 48, un Boeing 767 percute la tour Nord du World Trade Center qui s'enflamme aussitôt. Les caméras automatiques de la chaîne CNN situées sur Manhattan filment l'inimaginable et, à 9 h. 06, enregistrent le choc d'un second Boeing contre la Tour Sud. Pour la première fois, dans l'histoire de l'image de guerre, un événement est filmé et transmis en simultané et en direct. L'agression, sur le mode esthétique et spectaculaire, donne l'une des plus belles images qui soit, dans toute son horreur, et qui n'est pas sans rappeler les sidérants champignons atomiques. La nouvelle se répand, les téléspectateurs se préviennent en chaîne, avec l'impression d'assister à un film de science-fiction. La planète tout entière est collée à ses écrans. Le plan des deux tours percutées et en flammes devient totem, image pieuse, fondation d'ère ou fin du monde.

Les discours se mettent en route : George W. Bush désigne l'événement comme un *acte de guerre*, et l'attribue à un réseau terroriste islamiste, déjà connu sous le nom d'Al-Qaida, inspiré par Ben Laden, milliardaire saoudien réfugié en Afghanistan. Les Etats-Unis, en nommant « acte de guerre » cette agression, l'inscrivent dans le droit : l'ONU consultée délivre la résolution 1368 reconnaissant « le droit à la légitime défense individuelle ou collective » ce qui est peu précis. Ce droit est ensuite, par George W. Bush, inscrit dans un discours aux accents religieux, : dès le 12

septembre, le président américain annonce que « la guerre sera longue » et qu'elle est « un combat monumental entre le Bien et le Mal ». La réponse de Ben Laden, appelant à la guerre sainte contre l'Occident assimilé aux Croisés, parachève l'allure religieuse de la guerre et le désir de confusion des différentes parties. Vengeance et désir de pouvoir, rebaptisés Guerre juste contre Guerre sainte, dérapages (choisis ?) de vocabulaire entre croisade et lutte contre les croisés, le ton est donné : la guerre se présente comme un gant qu'on retourne car qui est agressé et agresseur ? L'Afghanistan est désigné par l'équipe Bush comme le pays hôte du Mal, puisqu'il abrite Ben Laden. Dans la confusion, la stupeur, et les invocations en miroir, - le Bien de l'un étant le Mal de l'autre -, le conflit démarre le 7 octobre. Que vont faire les chaînes de télé françaises ? « Guerre et religion » vont-elles passer l'écran ? Et si elles passent, est-ce que ce sera par un choix et une politique délibérés ? Par hasard ? Ou par un concours de circonstances ? Je prends ici l'exemple de la chaîne LCI (La Chaîne Info), spécialisée dans les informations, filiale de TF1.

2. Sale temps pour les images : interdits et concurrences

Le medium télé, si glorieux le 11 septembre, redescend dans les conditions difficiles qui s'établissent sur et autour des théâtres des opérations, Etats-Unis, Afghanistan et leurs coulisses. La liste des dangers est presque infinie, situations politiques et juridiques inédites et confuses, peur de déraiper dans un conflit religieux ou un conflit de civilisation, peur aggravée par les mauvaises formules (croisade, djihad, le combat de la civilisation, le Bien et le Mal), réactions inconnues des pays arabo-musulmans, interdits et concurrences de type nouveau. Le « terrorisme », désigné comme l'ennemi, est islamiste ; la jonction entre ennemi et religion donne une coloration générale à la guerre.

Au départ, LCI, déboussolée, reprend le même type d'images que TF1 l'avait fait pour la Guerre du Golfe de 1990-91, d'autant qu'on part dans la même direction. Elle montre la puissance militaire américaine se mettant en branle, porte-avions, soldats embrassant les

enfants, cadre géographique du futur conflit, avec le magnifique décor afghan présenté à coup de plans d'archives. Cette piste confortable ne colle pas longtemps : la chaîne ne veut pas tomber dans les pièges stéréotypés des télévisions américaines, dont CNN avait donné un modèle avec la Guerre du Golfe. Il faut veiller au choix des termes, choisir les traducteurs, partager les reportages entre les Etats-Unis, pays à dominance chrétienne, agressé par le terrorisme, et le pays agressé en retour, l'Afghanistan musulman avec son régime théocratique. L'espace afghan, disparate, est en proie à une guerre civile, peuplé de talibans (avec leur chef le mollah Omar), d'anti-talibans (Alliance du Nord) et d'un corps étranger accueilli par les talibans, le réseau Al-Qaida et Ben Laden. Pour les journalistes de LCI, comme pour la rédaction, il faut naviguer entre les censures inévitables en temps de guerre, de nouveaux interdits et de nouvelles sources d'information. Il faut compter avec les réactions des populations filmées, qui, de part et d'autre, se dotent de discours et d'attitudes très marquées sur le plan religieux.

Les interdits américains ont été portés à leur paroxysme, allant jusqu'à la création d'un Office d'influence stratégique à Washington chargé de la désinformation (supprimé fin février 2002, mais sans doute pérennisé sous d'autres noms). Ils s'étendent au territoire national, sacralisé par l'attentat, saisi par la crainte d'autres attaques, et au théâtre des opérations qui appartient aux services secrets. De ce dernier, de source américaine, on ne voit rien. Le discours de CNN, sur la Guerre juste, ne peut pas être mis en place comme lors de la Guerre du Golfe où la chaîne détenait le monopole.

Sur le terrain afghan pèsent les interdits religieux des talibans qui frappent l'image. La télévision y était interdite depuis 1996. Fin septembre 2001, une mesure supplémentaire est prise : les journalistes étrangers sont expulsés, ils se réfugient dans les coulisses de la guerre, Pakistan et Ouzbékistan essentiellement, ainsi que dans la portion du pays contrôlée par l'Alliance du Nord. Mais les talibans font une exception : ayant besoin de la télé comme arme

psychologique³⁹, ils autorisent Al-Jazira, chaîne qatarie de langue arabe, à avoir des bureaux à Kandahar et à Kaboul. Al-Jazira filme les dégâts causés par les bombardements américains après le 7 octobre : Kaboul et Kandahar sous les bombes, les bavures, les mosquées en miettes, les bus détruits, les réfugiés pilonnés, les pauvres ruines de pisé dans les villes ou les villages, les morts et les blessés filmés en plans serrés, les enfants et les parents en larmes, les volontaires pakistanais attendant de pouvoir entrer en Afghanistan pour participer au djihad. Les images insérées dans différentes émissions sont ensuite diffusées dans le monde entier par satellite. LCI passe des bribes de ces images qataries, dont CNN s'était assuré par contrat la priorité: LCI utilise donc des images arabes trois fois passées par les contrôles et les censures (contradictoire), celles des talibans, du Qatar et des Etats-Unis. La fiabilité de leurs témoignages, est, après ces divers laminoirs, voisines de zéro mais elles rendent compte d'instantanés de vie. Au fur et à mesure de l'avance de l'Alliance du Nord, entre novembre et décembre, Al-Jazira a dû céder le terrain aux télévisions occidentales, la BBC, CNN et les autres.

Des conditions nouvelles et difficiles de leur récolte, les images ont tiré une originalité. Elles montrent plus l'état de guerre dans les populations civiles que les opérations militaires. Je me limiterai à deux exemples, l'imprégnation religieuse des pays engagés dans le conflit et le travail de construction mythologique de Ben Laden lui-même.

3. Un air de famille : la religiosité ambiante

De tout temps, les images de guerre ont inclus quelques vues religieuses, la bénédiction des armes, un enterrement solennel, une messe dans un camp militaire etc. Ici, il s'agit d'autre chose. Les images de cette guerre sont imprégnées de personnes, d'espaces,

³⁹ Ils avaient déjà fait appel à la télévision pour filmer la destruction des grands Bouddhas de Bâmyân et informer le monde de leur intransigeance en matière d'image.

d'occupations liées au monde religieux. La constante présence visuelle et sonore des activités d'un monde religieux a créé au fil des jours une résonance interne entre les images en provenance des deux espaces filmés, Etats-Unis et Afghanistan, le théâtre de l'agression terroriste et le théâtre des opérations menées contre Ben Laden, par-delà les spécificités culturelles chrétiennes et musulmanes. Le couple guerre-religion s'est imposé par les images à la chaîne LCI : celle-ci veillait, on se le rappelle, à ne pas insister sur les délicates notions de conflits des religions et des civilisations, mais, par leur air de famille religieux, propre aux deux côtés, les images ont débordé cette prudence.

Côté américain, une sanctification permanente s'est instaurée autour des ruines du World Trade Center. De petits autels étaient élevés, photos suspendues comme des ex-voto, processions, bougies, cérémonies dans les grandes églises de New-York, services religieux dans différents lieux de culte, visite de G. W. Bush dans une mosquée, dans une cathédrale, cérémonies pour honorer les pompiers traités en héros, voire en saints. Le *Ground Zero* a été - est toujours - traité en espace martyr, métaphore de la blessure américaine et justification de la Guerre Juste. Aux cultes religieux se sont ajoutés les cultes nationaux, de la procession avec le drapeau déchiré aux Jeux Olympiques de Seattle, jusqu'au projet de réaménagement du *Ground Zero* avec une tour de 1776 pieds de haut, en référence à la Déclaration d'Indépendance de 1776.

Côté afghan, pakistanais, ouzbek, etc., sur le théâtre ou dans les coulisses des opérations, résonnait constamment le nom d'Allah, non seulement dans la bouche des ambassadeurs talibans installés à Peshawar et Islamabad, mais dans les moindres paroles de la population interviewée, combattants, réfugiés, marchands, conducteurs de camions, paysans, sans excepter le personnel politique du nouveau gouvernement mis en place à Bonn en décembre 2001. Les gestes de prières, les voiles des femmes, les appels des muezzins, les silhouettes des mosquées, l'architecture des madrasas et les jeunes garçons qui y étudiaient le Coran, les décorations que forment les citations des sourates, dépassaient leur

rôle de décor exotique, pour participer aux images activement comme éléments vivants des croyances.

Du couple « guerre et religion », on voyait plus les manifestations du religieux que celle de la guerre, car la censure et les interdits obligeaient les journalistes à traiter non les opérations de guerre mais les populations locales avec leurs coutumes, leurs manières de parler, rituelles, pieuses. On baignait dans la religion. Le monde était-il en guerre parce que religieux ? Les journalistes ne le disaient pas, alors que les images donnaient ce lien en filigrane permanent. Dieu et Allah se trouvaient invoqués, rappelés, dans la bande-son, tant par les populations que par le gouvernement américain, les mollahs et Ben Laden. Cette sorte d'émulsion n'était pas le fait d'une mise en forme par les rédactions : on la voyait sourdre de chaque plan.

4. Construction d'un personnage mythique : images et image de Ben Laden

Dans ce monde religieux entraîné dans la guerre, le cas des images de Ben Laden est exemplaire. Avant le formidable coup médiatique du 11 septembre, Oussama Ben Laden a une double histoire, alors peu connue du grand public : celle d'un milliardaire saoudien formé au monde contemporain, et celle d'un terroriste islamiste, fondateur en 1998 du réseau Al-Qaida. Après le 11/9, il a une légende et une image qui contredisent son histoire réelle. Son allure extérieure, son mode de vie austère, font de lui une figure religieuse composite. Sa vie d'homme riche, quittant sa famille pour une cause qu'il déclare être celle des pauvres et des opprimés, évoque pêle-mêle le Vieux de la Montagne, François d'Assise ou Siddhârta. Sa haute silhouette, sa longue barbe, ses vêtements blancs sont autant de signes communs avec l'imagerie des premiers âges, avec la figuration simpliste et efficace des anachorètes, des saints et des prophètes, renforcée par la symbolique des lieux rocheux et des grottes où il est censé vivre.

À cet imaginaire, Ben Laden a surenchéri par l'envoi de cassettes austères, reproduisant, dans le hasard de leur arrivée, la surprise qui marque son mode d'action, l'attentat. De septembre à décembre 2001, on a de lui 4 cassettes et une interview accordée au journaliste pakistanais Hamid Mir, réalisée le 7 novembre, enregistrement sonore accompagné de deux photos, plus un reportage sur ses enfants dans la région de Ghazni. Aucun de ces documents, envoyés à Al-Jazira, n'a été passé dans sa totalité par LCI, on n'a eu que des extraits sous-titrés.

De ces cassettes, on ne connaît ni le lieu ni la date de tournage, elles n'ont eu ni périodicité fixe, ni messenger attitré. Celles du 7 octobre et du 27 décembre sont tournées de jour avec une mise en scène très statique, Ben Laden seul ou avec ses adjoints assis devant des fonds rocheux différents mais passe-partout, le cameraman invisible (on ne voit que le micro). Les kalachnikovs posés dans un coin donnent l'ambiance de guerre, la lampe à pétrole, dans un autre, signale le dénuement. Les discours sont des monologues dits comme des sermons, amalgame religieux, guerrier et dénonciateur de l'arrogance américaine, des « armées athées » et des dirigeants arabes « mécréants ». Il n'y a dialogue que dans la longue cassette diffusée aux Etats-Unis le 13 décembre, trouvée dans une maison de Jalalabad abandonnée par le réseau Al-Qaida. Seuls, des fragments en sont repris par LCI : Ben Laden souriant ou grave, toujours majestueux, prend le thé chez un cheikh saoudien. Outre les habituelles considérations politiques et religieuses, le surnaturel fait son entrée, par le récit des prémonitions de certains dormeurs arabes : ceux-ci ont vu en rêve, *avant* le 11 septembre, « comme sur un écran télé », des avions s'écrasant sur des gratte-ciels.

Les cassettes vidéo de Ben Laden sont une leçon de méthode : elles montrent comment créer et maintenir un mythe – dans le sens où Barthes l'a défini – à coup d'images visuellement pauvres et à peu près nulles sur le plan informatif. Il a deux atouts : l'un visuel, sa grande prestance et sa photogénie indiscutables, l'autre sonore, le simplisme et la répétitivité de sa condamnation de l'Occident et de

son appel à la guerre sainte. C'est son apparition qui est l'événement, pas le contenu.

Au contraire des images de la Guerre du Golfe, où CNN avait fait de la Guerre le personnage et faisait croire à l'ordre des événements, avec l'Afghanistan, la valeur informative descend au niveau des individus ordinaires qui sont filmés. Ces images montrent la désorganisation du quotidien par la guerre et le recours à la religion qui l'accompagne ou qui le baigne déjà. Dans la récente guerre d'Irak, pourtant riche en allusions à des problèmes religieux (sunnites, chiïtes), les images des journaux télévisés, dans la première phase de la guerre, n'ont pas mixé intimement guerre et religion : l'Irak était un pays laïque, Saddam Hussein n'avait pas le charisme de Ben Laden, l'Amérique n'était pas victime, mais auteur d'une guerre « préventive ». Même sous les invocations à Dieu, au Bien, au Mal, le discours de l'équipe Bush reste politique (chercher des armes de destruction massive, renverser un tyran, établir la démocratie, changer la donne au Moyen-Orient) et économique (les intérêts pétroliers). La Guerre d'Afghanistan reste, pour l'instant, un cas. Le poids croissant de la question musulmane dans le difficile « après-guerre » en Irak pourrait entraîner les journaux télévisés, malgré leur réticence, à rendre à nouveau compte du vieux couple guerre-religion.